Querolus (Le Grognon), texte établi par L. HERRMANN : chez B. Demarez, 29, avenue du Mont-Kemmel, Bruxelles, 129 pages, 12 belgas.

Je ne veux pas attendre pour signaler cet ouvrage d'un savant qu'attirent les sujets difficiles et qui se plaît, pour ainsi dire, à provoquer la critique. Tant de questions y sont soulevées qu'il faudra examiner à loisir les solutions proposées. Je ne veux aujourd'hui que signaler les caractéristiques de l'ouvrage.

Il comporte une Introduction dont une partie est consacrée à une nouvelle et hardie tentative de reconstituer la métrique (!) de la pièce ; puis, dans cet ordre : la traduction ; le texte ; deux séries de notes, d'une part à l'Introduction, d'autre part au texte ; l'apparat critique, avec renvois par le chiffre de la ligne à un texte malheureusement non numéroté ; des notes critiques ; un index des citations ; un index des noms propres. Cette multiplicité de divisions rend la consultation désespérément difficile. Assure-t-elle un examen exhaustif des problèmes? Le principal regret qu'on aura sans doute, c'est que l'étude attentive des manuscrits, en dépit de collations refaites par l'auteur, n'ait pas conduit à établir un stemma directeur. Mais cette question, comme plusieurs autres importantes, demandera un compte-rendu plus approfondi.

J. MAROUZEAU.

Aurelius Augustinus de Magistro, ingeleid, vertaald en toegelicht d. G. E. Antoon Maria WIJDEVELD : Amsterdam, H.-J. Paris, 1937, un vol. in-8° de 194 pages.

Édition du *De Magistro*, d'après celle des Bénédictins reproduite dans la *Patrologie latine* de Migne, 32, 1193-1220. Une traduction en hollandais accompagne le texte latin. Les lecteurs qui n'ont pas l'avantage de connaître le hollandais pourront cependant profiter en une certaine mesure du commentaire (p. 126-194), où de nombreuses citations latines fournissent des repères. L'auteur est bien au courant des derniers travaux et cite souvent Boyer, Gilson, etc... Ce curieux dialogue entre Augustin et son fils Adeodatus — dont il était si fier et qui mourut en pleine adolescence — offre un bon spécimen de la dialectique où Augustin se complaisait dans ses premiers écrits.

P. DE LABRIOLLE.

Sciences historiques.

Atlas historique ; I : *L'antiquité*, par L. DELAPORTE, A. PIGANIOL, E. DRIOTON, R. COHEN, avec la collaboration de J. J. GRU-

BER : Paris, Presses universitaires, 1937, 30 planches sur dépliants 34 × 22 cm., 36 francs.

Peu d'ouvrages présentent pour l'organisation du travail scolaire un intérêt comparable à celui-ci. Que de difficultés avaient jusqu'ici maîtres et élèves à faire des commentaires de localisation ! Que de temps perdu à chercher des cartes éparses dans des manuels hors de portée ! Que d'ignorances et d'obscurités acceptées par impossibilité de se livrer aux recherches nécessaires ! Un recours peu connu était le petit *Atlas antiquus* de Justus Perthes, et depuis peu M. L. Laurand nous avait donné, en appendice à son *Manuel des études grecques et latines*, un très utile mais très sommaire *Petit atlas pratique d'histoire grecque et romaine* (cf. cette *Revue*, t. VIII, 1930, p. 129).

La partie romaine est due à M. A. Piganiol ; c'est dire quel savoir et quel souci scrupuleux de mise au point attestent les dix planches de cartes (hélas sans relief, donc un peu mortes !) qui expliquent l'extension du monde romain depuis le Latium jusqu'aux limites extrêmes de la chrétienté.

Une précieuse bibliographie, qu'il serait difficile de trouver réunie ailleurs, contient en 13 pages compactes de petit texte l'indication de tous les ouvrages essentiels de référence et même de recherche.

L'idée directrice était de nous fournir « l'ensemble des cartes nécessaires à la lecture des livres parus dans les grandes collections historiques qui ont vu le jour au cours de ces dernières années », ce qui équivaut à nous donner aussi les moyens de situer les lieux et les faits mentionnés dans les principaux textes de l'antiquité.

Est-il permis, à ce propos, de formuler un regret? L'ouvrage servira surtout à l'élève qui, rencontrant au cours d'une lecture un nom propre géographique, voudra le localiser : hélas ! aucun index ne guidera sa recherche ; il lui faudra feuilleter l'Atlas, fouiller les cartes et user son temps — souvent jusqu'au renoncement ! Il y a là une lacune irrémédiable et qui, je le crains, diminuera l'utilité d'un ouvrage pourtant si nécessaire et si bien fait.

Puisque l'Atlas, qui doit comprendre quatre tomes jusqu'à l'époque moderne, n'est pas terminé, est-il trop tard pour envisager la confection d'un Index général qui, publié en supplément, doublerait la valeur de l'ouvrage?

J. MAROUZEAU.

A. H. M. JONES, *The Cities of the Eastern Roman Provinces* : London, Oxford University Press, 1937, xv & 576 pages, VI cartes pliantes, 35 sh.

Devant le titre ci-dessus, n'importe qui, je présume, s'attendrait à

trouver un ouvrage sur les vicissitudes, *à l'époque romaine*, des cités contenues dans les limites des provinces orientales, c'est-à-dire, apparemment, de toutes celles où la langue grecque prédominait. Or, on trouve autre chose, à la fois plus et moins. L'Introduction précise : l'objet de ce livre est de retracer l'expansion de cette institution politique qu'est la cité grecque dans les pays bordant la Méditerranée orientale « qui furent compris dans l'Empire romain » ; mais c'est le cas de tous, et cette « bordure » est largement entendue, puisqu'on y rattache même le centre de l'Asie Mineure. En revanche, la Grèce propre (avec la Crète et les Cyclades) demeure exclue ; elle n'est pourtant pas moins « orientale » que la Cyrénaïque, qui n'a point été omise. Seulement, c'est la terre natale des Grecs, le foyer même de diffusion, il est vrai, mais pas le seul, tout au moins dans la seconde phase, et l'Ionie, Milet en tête, eut à ce titre un rôle capital. Les cités en question sont étudiées dès leur origine, dès le temps où la culture grecque commença de se répandre dans les régions considérées, et on les suit, le cas échéant, jusqu'à l'époque de Justinien. L'auteur s'est vu, du reste, obligé, pour lier historiquement les faits, de rappeler la série des événements politiques auxquels ces agglomérations furent intéressées, comme la formation et la dislocation des royaumes et principautés, la persistance des groupes urbains vivant encore « en tribu » ; contraint aussi de discerner, à l'occasion, les domaines d'État réservés, sous les monarques hellénistiques ou sous l'Empire. Il estime que toute étendue de terrain administrée directement par l'autorité supérieure était propriété royale (ou impériale) et que la propriété privée n'existait, en principe, que dans les territoires des cités ou autres communautés autonomes ; il se propose de l'établir dans un second livre, où trouveront place des vues d'ensemble et des conclusions générales. Le présent tome n'est cependant pas borné aux aperçus géographiques sur la situation des villes et le développement éventuel de leurs territoires adjacents. Les rouages municipaux sont tantôt passés sous silence (pour l'Asie, par exemple), tantôt décrits en détail (comme pour l'Égypte).

Somme toute, la conception de l'ouvrage est un peu singulière et la méthode suivie manque de fixité. Je ne chicanerai pas M. Jones sur les cadres géographiques qu'il a adoptés ; ils en valent d'autres. Mais son exposé est bien compact : des chapitres de 55 à 70 pages (Asie, Syrie, Égypte) se déroulent, massifs, sans aucune subdivision, au détriment de la netteté.

Cela dit, il faut rendre hommage et à l'effort intensif dont témoigne ce gros livre et à la valeur réelle du résultat : ce vaste répertoire, moins fait pour la lecture que pour de fréquentes consultations, réunit dans les notes, groupées en plus de cent pages de typographie serrée, les réfé-

rences aux textes littéraires, inscriptions, papyrus, monnaies, qui forment les sources du sujet. L'auteur a pratiquement négligé les données archéologiques ; je suis sûr qu'elles auraient complété utilement sa documentation ; peut-être se les ménage-t-il pour le supplément annoncé.

Que notre connaissance est donc imparfaite du monde méditerranéen dans l'antiquité ! Nous en retraçons l'histoire en nous limitant par force aux États dirigeants ; mais les cellules secondaires sont le plus souvent noyées dans un brouillard. Ce livre, du moins, rend saisissante, rien que par ses nomenclatures, cette *diaspora* hellénique, cette dissémination de petits centres urbains qu'on appelle des cités. Il nous prouve aussi à quel point est flottant ce terme de *polis*, qui répond, selon les cas, à des situations fort dissemblables. Certaines de ces agglomérations ont reçu une ébauche d'organisation administrative, à seule fin de fournir des agents responsables de l'exacte perception des taxes ; à l'époque byzantine, plus d'une a eu cette utilité principale d'être le berceau d'une église. Telle autre n'a été que la vague capitale, plutôt encore le marché attractif d'une tribu conservant ses usages. Beaucoup se réduisaient à l'agglomération seule ; les mieux partagées possédaient tout autour un territoire. Il en est qui sont nées d'un rassemblement systématique de population locale et d'autres qui ont au moins reçu le sérieux appoint d'un afflux d'immigrants ; les nouveaux venus pouvaient être d'anciens soldats : les Séleucides, notamment, ont créé un nombre appréciable de colonies militaires, qui ne se fondaient pas toujours dans la cité préexistante où elles entraient, mais restaient cantonnées à part. Enfin, on voudrait pouvoir toujours discriminer ville sujette et cité libre ; or, il n'y a pas à se dissimuler que l'autonomie était susceptible de degrés très divers. Les textes épigraphiques donnent parfois des lumières sur ce point ; le fait de battre monnaie est moins caractéristique.

L'auteur aborde tour à tour les régions qui relèvent de son programme. On verra qu'en Thrace bien des problèmes sont en suspens. Pour l'Asie, il note comme trait dominant du développement municipal sa spontanéité ; les dynasties qui se succédèrent ont laissé les communautés s'organiser librement, fusionner ou se morceler ; l'Empire, toutefois, eut plus d'initiative. La fédération des Lyciens présente une association fort originale d'autochtones et de gens du dehors, de tribus vaguement organisées et de cités, grandes ou petites, où l'union n'empêchait pas le particularisme. Les Galates retardèrent, sur leur sol, un mouvement qui, sans eux, eût été peut-être plus rapide. En Cappadoce, c'est l'esprit des populations qui s'y prêtait médiocrement. Dans le Nord de l'Asie Mineure, en Pont et Paphlagonie, les habitants étaient habitués à peu près tous à la mainmise directe du pouvoir central ; l'étape nécessaire, après l'annexion romaine, fut la création parmi eux de roitelets et de dynastes.

En Mésopotamie, la situation n'était point différente : les Parthes ne favorisaient aucunement la vie municipale. La longue Syrie offre un panorama bariolé : dans le Sud, en Palestine, les Ptolémées, tant qu'ils y furent maîtres, paraissent avoir instauré une administration de type égyptien, par nomes et toparchies, sans création de villes ; au Nord, les Séleucides divisèrent le pays en satrapies, mais fondèrent des cités plus volontiers. Les dynasties déclinantes, Rome distante, ensuite, établirent ou acceptèrent de petites maisons royales, juives entre autres, issues de quelque *condottiere*. Les cités phéniciennes, sur la côte, faisaient bande à part. Plus à l'intérieur, en Auranitide et chez les Nabatéens, c'était principalement un régime féodal, avec concentration dans quelques villages. En Égypte fut maintenu, jusqu'au IIIe siècle de notre ère, l'ordre pharaonique, où trois ou quatre cités étaient seulement tolérées. Sur la Cyrénaïque et Cypre, notre information est très pauvre.

M. Jones s'est efforcé, bien entendu, de situer le plus rigoureusement possible les centres dont il parle, et ses cartes (hypsométriques en quelque mesure) rendront service par leur clarté ; celle qui juxtapose la Cyrénaïque et la Libye a interverti les légendes des cartons. Dans les Appendices, il est discuté de l'exactitude et de l'usage à faire des sources principales : Pline, Ptolémée, Hiéroclès et Georges de Cypre. Suit, enfin, l'énumération des villes d'après les tardives notices ecclésiastiques, et une bibliographie à laquelle on pourrait encore ajouter.

Victor CHAPOT.

V. NIEBERGALL, *Griechische Religion und Mythologie in der ältesten Literatur der Römer* : Dissertation de Giessen, Limburg, 1937, 46 pages.

Ce travail scolaire n'apporte à peu près rien : forcément long et conjectural sur quelques mots de Livius Andronicus et de Naevius ; beaucoup trop court et se limitant presque aux Prologues sur Plaute ; ne répétant guère que des truismes sur Ennius. Ni l'histoire de la littérature ni celle de la religion romaine ne tireront grand profit de ces quelques pages, qui témoignent pourtant d'un honnête bon sens et de la connaissance des interprétations de détail données ces derniers temps, en Allemagne, sur deux ou trois vers.

Jean BAYET.

Georg ROHDE, *Die Kultsatzungen der Römischen Pontifices* (Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten, XXV) : Berlin, Topelmann, 1936, 1 vol. in-8°, VIII-179 pages.

Depuis l'ouvrage classique de Bouché-Leclercq, *Les pontifes de l'ancienne Rome* (1871), on a beaucoup écrit sur ce sujet, mais M. Georg

Rohde a fait œuvre utile en s'attachant à reconstituer, autant que faire se peut, les *libri* ou *commentarii pontificum*, ensemble complexe de prescriptions relatives aux actes du culte officiel et, accessoirement, du culte privé, enrichi de génération en génération, en dehors de tout plan préconçu. Cet ouvrage ne fait pas double emploi avec ceux de P. Preibisch, *Fragmenta librorum pontificiorum* (Progr. des Gymn. zu Tilsit, 1878), et de W. Rowoldt, *Librorum pontificiorum Romanorum de caerimoniis sacrificiorum reliquiae* (Diss. Halle, 1906). La tâche que s'est proposée l'auteur est particulièrement difficile, car on ne peut, le plus souvent, faire appel qu'à des témoignages indirects. C'est pourquoi M. Rohde a soumis chaque témoignage à une critique attentive, s'efforçant de déterminer exactement la nature de l'activité des pontifes romains. Notamment, il étudie les nombreuses formules qui servent à renvoyer aux textes sacrés et soumet à un examen particulier l'expression *in sacris pontificalibus*, *in pontificalibus*, ou simplement *in sacris* (cf., chez Varron, *in sacris* ou *in sacrificiis Argeorum*), et montre qu'elle équivaut à *in commentariis pontificum*. Il examine à cette occasion l'importance du livre dans le culte romain. Puis, par l'étude de documents « parallèles » aux *commentarii sacrorum*, les inscriptions relatives à la célébration des Jeux séculaires, les actes des Frères Arvales et les prescriptions rituelles contenues dans le *De agri cultura* de Caton, l'auteur s'efforce d'évoquer la physionomie des livres pontificaux. Il en retrace l'origine, l'évolution et les enrichissements successifs.

Cet ouvrage, bien que la composition n'en soit pas très serrée et qu'il abonde en digressions, n'apporte pas seulement une importante contribution à la connaissance des institutions religieuses de l'ancienne Rome ; il pourra rendre de grands services pour l'interprétation de maints textes littéraires. De bons index, notamment celui des mots de la langue religieuse étudiés ici, en facilitent l'usage. Somme toute, il est digne de la précieuse collection dont il fait partie.

André Boulanger.

J. Guey, *Essai sur la guerre parthique de Trajan : Bibliothèque d'Istros*, publiée par S. Lambrino, II, Bucarest, 1937.

Les sources historiques auxquelles nous devons la connaissance de la guerre parthique de Trajan sont médiocres : Arrien et Dion Cassius sont perdus, sauf des indications fragmentaires. La chronique de Malalas est si peu sûre que la plupart des savants refusent de la croire lorsqu'elle raconte que les Parthes, à la fin de 113, ont occupé Antioche. La succession dynastique des rois parthes est très mal connue. Ce sont donc les inscriptions et les monnaies qui fournissent les points de repère principaux de l'historien.

M. Guey s'est parfaitement acquitté d'une tâche si délicate. Son récit minutieux avance pas à pas en critiquant à mesure tous les documents. On comparera les résultats auxquels il parvient à l'exposé donné par M. Longden au tome XI de la *Cambridge ancient history* (1936). Les études de M. Guey et de M. Longden ont été préparées par les notes que ces historiens ont publiées, celui-ci dans le *Journal of Roman Studies* (1931, p. 1), celui-là dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions* (1934, p. 72).

	Longden	Guey
Tremblement de terre d'Antioche	janvier 115	décembre 115
Prise de Ctésiphon	automne 115	été 116
Début de la révolte juive	fin 115	fin 116

La chronologie de M. Guey nous semble devoir être sans nul doute préférée. Elle a reçu une confirmation presque décisive grâce à la publication récente d'un fragment nouveau des *Fastes d'Ostie* : c'est au début de l'année 116 que Trajan a reçu le titre *Parthicus;* or, Dion dit que ce titre lui fut donné après la soumission de la Mésopotamie et que, plus tard, la prise de Ctésiphon apporta une confirmation du titre. L'interprétation pénétrante que donne M. Guey du texte de Dion rend cette solution nécessaire.

La première partie du livre de M. Guey traite des causes de la guerre. L'auteur insiste sur les intérêts commerciaux qui ont pu déterminer Trajan à l'intervention ; il considère surtout l'importance du commerce entre l'Empire et l'Inde. Il me semble qu'il faudrait aussi jeter les yeux du côté de l'Asie centrale. Depuis l'accord qui a suivi les campagnes de Corbulon, c'est bien vers l'Asie centrale que Néron semble avoir orienté sa politique. Sous les Flaviens, un empereur Han a chargé le général Pantschao de dégager la route de Chine en Parthie. Si les révoltes des nomades du bassin du Tarim n'avaient pas annihilé ses efforts, on eût vu peut-être les armées romaines et les armées chinoises prendre contact au nord de l'Iran. L'interruption des routes de l'Asie centrale a dû surprendre les marchands ; ils auront souhaité que l'on rouvrît ces routes ou qu'on en trouvât d'autres. Sur la crise du commerce oriental au début du IIe siècle, on consultera maintenant R. Hennig, *Terrae incognitae*, I (Leyde, 1936).

M. Guey a très bien daté l'arc de Trajan à Doura (début 116). Mais il s'est rallié un peu trop précipitamment peut-être à l'hypothèse de M. Rostovtzeff, selon qui Trajan lui-même aurait donné l'ordre d'évacuer Doura. Il n'avait pas connaissance encore des réserves exprimées par E. Groag, *Zu einer Inschrift aus Dura* (*Klio*, XXIX, 1936, 232), et par A. Degrassi (*Riv. di Filol.*, XIV, 1936, 410).

Je n'aurais de réserves à présenter que sur le commentaire que M. Guey donne, dans un *Supplément*, du fragment nouvellement trouvé des *Fastes d'Ostie*. J'indiquerai brièvement ici — me réservant d'y revenir — sur quels points je me séparerais de l'auteur.

1. Je ne suis pas convaincu que la date donnée soit celle de l'expédition de la lettre de Trajan : je croirais plus volontiers qu'il s'agit de la date de réception. Le texte dit : *X. K. Mart. laureatae missae ad sen. [ab imp. T]raiano Aug. ob q[ua]m causam Par[thicus appel]* ; mais cette phrase s'enchaîne avec l'indication des décisions prises par le Sénat, sans qu'une date nouvelle soit donnée.

2. Je ne crois pas qu'il faille lire *ludi facti VIIII. pr. K. Mai...* M. Guey supplée VIIII (diebus). L'*Année épigraphique* (1935) a bien rectifié la lecture donnée par M. Calza dans la *Notizie degli Scavi*. D'après la photographie, il faut lire *V. IIII. pr. k. Ma...* Les jeux ont duré trois jours, le 25, le 26 et le 28 février, ou bien le 27, le 28 et le 30 avril, selon qu'on restitue *Martias* (comme je le pense) ou *Maias* (comme pense M. Guey).

3. Au lieu de *[circenses com]miss(i)* XXX, trente jours de jeux, comme l'entend M. Guey, il faut comprendre *miss(us)* XXX. Durant les trois jours de *ludi*, il y a eu chaque fois trente courses.

4. Enfin, je veux observer l'intérêt que le texte présente en nous apportant la preuve que Trajan a adopté officiellement le titre de *proconsul* précisément au début de la campagne qui devait le conduire à Ctésiphon. N'a-t-il pas voulu insister à dessein sur ce titre à résonance républicaine au moment où il semblait s'engager sur les pas d'Alexandre?

L'ouvrage de M. J. Guey n'est pas seulement remarquable par sa méthode impeccable, il l'est aussi par l'élégance de la forme, par une composition ingénieuse ; ce récit érudit se présente avec beaucoup de vie et d'art : les historiens des guerres de Trajan ne pourront suivre à l'avenir un guide plus sûr et plus agréable.

A. PIGANIOL.

Leocadia MALUNOWICZ, *De Ara Victoriae in curia romana quomodo certatum sit* : Wilno, 1937.

L'affaire de l'autel de la Victoire n'est pas mentionnée par les historiens du temps. Ce que nous en savons ne nous est connu que par les *Lettres* de saint Ambroise, le fameux rapport de Symmaque et le poème en deux livres que Prudence écrivit contre Symmaque entre le printemps de 402 et l'été de 403. Vues à distance, ces luttes, soutenues par des champions éloquents et valeureux, ont acquis une portée symbolique, et l'imagination des modernes y a aperçu en raccourci la su-

prême agonie du vieil esprit romain sous l'étreinte du christianisme déjà triomphant.

Mlle Malunowicz nous raconte l'affaire dans tous ses détails en utilisant consciencieusement les témoignages anciens et les travaux des modernes : les exposés de Boissier, de Geffcken, de Campenhausen et la thèse récente de J.-R. Palanque. Presque en même temps que son essai paraissait à Amsterdam le travail de J. Wytzes, *Der Streit um den Altar der Viktoria*, qui donne le texte des opuscules d'Ambroise et de Symmaque avec un commentaire. Le sujet était dans l'air.

Mlle Malunowicz encadre son exposé dans quelques vues générales sur la législation anti-païenne. Elle suit les faits pas à pas et raisonne à leur propos avec bon sens, spécialement quand (p. 115 et suiv.) elle essaie de déterminer la véritable portée de la mesure prise par Gratien, à qui les historiens modernes ont supposé parfois des intentions persécutrices dont il n'est pas sûr du tout qu'il ait été animé. Travail de débutant consciencieux.

P. DE LABRIOLLE.

H.-I. MARROU, Μουσικός Ἀνήρ. *Étude sur les scènes de la vie intellectuelle figurant sur les monuments funéraires romains*, Thèse de Paris : Grenoble, imprimerie Allier, 1937 (publié en 1938), 297 pages in-8° et 5 planches.

C'est un sujet très neuf et de haut intérêt qu'a traité M. Marrou en demandant aux monuments funéraires d'époque romaine, provenant tant de l'Occident latin que de l'Orient grec, chrétiens aussi bien que païens, ce qu'ils pouvaient nous apprendre de la vie intellectuelle du temps, et plus spécialement de l'idée que les anciens se faisaient de la « culture ». L'étude repose sur une enquête longue et difficile qui recense un grand nombre de monuments, dont certains sont peu accessibles et beaucoup mal connus ou tout a fait inédits. Tous montrent « des scènes d'enseignement, d'étude, de lecture, de méditation, de déclamation, d'écriture, de musique » et représentent des personnages tenant un livre ouvert ou un instrument de musique. Ont été exclus ceux où figurent seules les Muses ou des personnages tels qu'Orphée et Hercule. L'auteur part de ce postulat, qui se vérifiera par la suite, que le témoignage des monuments est parallèle à celui des nouvelles inscriptions funéraires de même époque qui font allusion à la vie intellectuelle. Il analyse tout d'abord les sujets représentés, puis en tente l'interprétation.

On trouve donc énumérés 234 reliefs funéraires que M. Marrou décrit en interprétant les scènes représentées. — Quelle que puisse être l'exactitude de la description, on ne manquera pas de regretter que l'illus-

tration ne soit pas plus abondante : elle se réduit à quelques photographies concernant les inédits et à 21 dessins au trait. — Tout d'abord sont décrites les scènes d'enseignement proprement dites, celles où figure un enfant ou un adolescent écoutant les leçons d'un maître. Puis — et ce sont de beaucoup les plus nombreuses — les scènes de lecture, classées d'après l'attitude du lecteur et de l'auditoire. A cette catégorie appartiennent les représentations du Christ et de saint Pierre enseignant. Viennent ensuite les scènes d'écriture et les scènes de musique. Une catégorie spéciale concerne Ulysse et les Sirènes, représentation qui, sur les sarcophages, a toujours pour pendant un groupe d'intellectuels au travail.

Pour l'interprétation, l'auteur rejette résolument — et sans doute à juste titre — la théorie qui refuse de voir dans ces scènes autre chose qu'un symbolisme funéraire, le *volumen* figuré entre les mains des personnages étant le livre de la destinée, et les Muses, dont on affirme à tort le caractère chthonien, étant confondues avec les Parques. M. Marrou estime que nous avons affaire à des aspects de la vie qu'il convient d'interpréter littéralement : le *volumen* est lié presque toujours à l'idée de culture et la présence des Muses auprès d'un récitant ou d'un lecteur garantit le caractère « culturel » des scènes auxquelles elles sont associées. Un groupe de monuments, dont le plus célèbre est celui de Q. Sulpicius Maximus, le très jeune lauréat, avec sa longue inscription bilingue, glorifie le talent d'enfants prodiges. Les reliefs funéraires, en immense majorité, où les défunts sont représentés en train de lire, d'écrire ou de s'entretenir des choses de l'esprit, concernent non des professionnels, rhéteurs ou philosophes, mais de simples amateurs dont on veut rappeler l'attachement à la culture intellectuelle. C'est d'ailleurs ce que font maintes inscriptions funéraires de la même époque : *vir beatus litteris*, dit l'épitaphe d'un sénateur ami de Fronton (*CIL.*, VI, 1417).

Dans cette insistance à glorifier la culture, l'auteur découvre « comme une arrière-pensée religieuse et mystique », signalée pour la première fois par Franz Cumont : la croyance à la purification des passions par l'activité intellectuelle qui, délivrant l'homme des servitudes du corps, le fait, grâce au patronage des Muses, l'égal des héros et des dieux et lui ouvre l'immortalité. Cette croyance, issue du pythagorisme et adoptée ensuite par le platonisme et la plupart des écoles philosophiques, comme l'a montré P. Boyancé dans son beau livre sur le *Culte des Muses chez les philosophes grecs*, s'exprime à travers toute la littérature grecque. M. Marrou retrouve dans les monuments funéraires l'écho de cette notion de l' « héroïsation par la science », encore qu'il soit souvent impossible de décider si certaines scènes, où l'on voit des défunts jouant de

la lyre ou lisant, se rapportent à la vie terrestre ou doivent être localisées dans le monde infernal. Ulysse échappant aux Sirènes symboliserait la victoire des formes supérieures de la culture sur les plaisirs grossiers du corps et de l'intelligence Certes, comme l'auteur le reconnaît tout le premier, l'interprétation mystique ne s'impose pas pour tous les monuments qui glorifient la culture d'un défunt, mais les inscriptions prouvent que ce sentiment hantait plus ou moins l'esprit des lettrés et contribuait puissamment à la formation de l'idéal de la culture intellectuelle. Le paganisme finissant ne s'est-il pas identifié à la culture classique pour l'opposer au christianisme comme une religion à une religion? C'est pourquoi M. Marrou s'est demandé s'il ne fallait pas reconnaître dans quelques monuments une allusion à la « science sacrée », qui, dans certaines sectes, passait pour assurer le salut dans l'au-delà aussi efficacement que les initiations et les rites des mystères.

Une place à part est faite, comme il convenait, aux monuments chrétiens. Dans toute la période antérieure à la paix constantinienne, les scènes de la vie intellectuelle qui les décorent sont de tous points identiques à celles que présentent les monuments païens contemporains et ne sont destinées, semble-t-il, qu'à rappeler la culture des défunts. Mais, après le triomphe officiel du christianisme, au IV^e^ siècle, le point de vue a changé. Les monuments semblent faire allusion à la science sacrée, à la « philosophie divine » que seuls possédaient les chrétiens, les « gens du Livre », et qui était pour eux « dispensatrice d'immortalité ». Ici les conclusions de M. Marrou rejoignent celles de son grand ouvrage sur *saint Augustin et la fin de la culture antique*, où il a mis en lumière la continuité de cette culture et son prolongement dans le christianisme, qui, loin de la détruire, se l'est appropriée et l'a accommodée à son usage.

Ce petit livre, fortement pensé et composé, écrit avec une vivacité singulière, semble devoir emporter la conviction et constitue une fort importante contribution à l'étude de la « culture intellectuelle » dans l'Empire romain.

André BOULANGER.

András ALFÖLDI, *A festival of Isis at Rome under the christian emperors of the IV^th^ century*, being a lecture at the international Congress of the Numismatists, London, 1936 : *Dissertationes Pannonicae*, sér. II, fasc. 7. Institute of Numismatic and archeology of the Pázmány University, Budapest VIII, Muzeúm-Körút 6-8, et Leipzig, Harrassowitz, 1937, in-4°, 95 pages, 20 planches, 25 pengö.

Cet important mémoire est une étude d'histoire religieuse basée sur un catalogue de monnaies. « La résistance des derniers représentants de

la tradition romaine contre le christianisme et leur défense obstinée de la religion de leurs pères a souvent été traitée et fort bien par d'éminents historiens », nous dit l'auteur dans sa préface. « Mais une source contemporaine de ce conflit a échappé à tous ces savants. Il s'agit des données qu'apporte une série particulière de monnaies représentant des divinités égyptiennes. Ces monnaies portent à l'avers l'effigie de tous les empereurs du IVe siècle jusqu'à Gratien, puis les figures d'Isis ou de Sérapis ou de l'une et de l'autre. »

On les croyait égyptiennes et frappées à Alexandrie. M. Alföldi montre qu'elles proviennent de la Monnaie de Rome. Il a fait le relevé de toutes celles qui figurent dans près d'une quarantaine de grands musées et de collections particulières. Il ne doute pas qu'il s'en trouve encore un bon nombre dans d'autres collections ; aux numismates de les signaler. Ce sont des monnaies de potin généralement ; exceptionnellement, quelques-unes sont en bronze ; elles sont de tailles diverses ; il n'a pu encore en établir la valeur. Il en étudie la série et en classe les types, dont il arrive à dater exactement la plupart. Il en donne le catalogue et les reproduit en vingt planches. Entre l'étude méthodique et le catalogue (p. 30-58) se place une importante esquisse historique mettant les faits et les textes en rapport avec les données qui se dégagent des émissions monétaires et de leurs types. Les spécialistes de l'histoire littéraire et religieuse du IVe siècle trouveront là bon nombre d'indications nouvelles.

M. Alföldi insiste surtout sur la situation très particulière de la capitale romaine au IVe siècle. Le Sénat a perdu tout pouvoir effectif, mais moins il a d'action, plus il a d'honneurs ; il est devenu comme un symbole, souvenir de toutes les gloires anciennes. La cour est à Milan ou à Trèves. Elle se garde de contrarier cet espèce de palladium de l'Empire. Or, le Sénat, attaché à la tradition, est en majorité païen. Rome elle-même est liée au passé païen par ses innombrables monuments, par toutes les œuvres d'art dont elle est comme le musée. La plèbe dépend de l'aristocratie sénatoriale. Ses intérêts, les libéralités dont les fêtes antiques sont l'occasion, son amour des réjouissances maintiennent son attachement aux anciens cultes. Dans l'Empire devenu chrétien, Rome demeure foncièrement païenne. Les empereurs même, lorsqu'ils visitent leur capitale, se trouvent séduits par la splendeur de son passé glorieux et s'y inspirent de tolérance. En vain saint Ambroise vitupère ; le très chrétien Gratien admet le paganisme romain et, tout à la fin du siècle, en 398, la vieille piété égyptienne inspire au poète de cour Claudien des accents émus pour célébrer la parade isiaque.

La divinité la plus puissante, à ce moment, n'est plus, en effet, Jupiter Capitolin ni ses douze dieux. C'est Isis et, à côté d'elle, on pourrait presque dire avec elle, la Grande Mère des dieux. Le *navigium Isidis*

se célèbre en grande pompe le 3 janvier et, ce même jour, s'expriment à l'Empereur les *vota publica* pour le bonheur de l'année : le bonheur de l'année qui, pour le peuple de Rome, sera surtout la navigation favorable de la flotte de l'annone partie d'Égypte sous le signe d'Isis. Les monnaies de la série étudiée par M. Alföldi associent, en effet, la légende de *vota publica* à des représentations d'Isis, de prêtresses isiaques, de Neptune-Osiris, d'Anubis. Ce sont des émissions de nouvel an, destinées en particulier, probablement, aux cadeaux et libéralités de ce jour. Il est possible que l'aristocratie sénatoriale en fît les frais, au moins en partie. Ainsi s'explique la persistance tenace des symboles païens. Les empereurs laissent faire. Lorsque Valentinien II trouve inconvenante l'association de l'effigie sacrée de l'empereur avec ces images, le profil impérial est remplacé à l'avers par celui de Sérapis : *Deo Sarapidi*, ou la face d'Isis, ou le double profil de Sérapis et d'Isis. Et l'image du dieu égyptien ressemble singulièrement à celle de l'Empereur. C'est une sorte de Fronde païenne.

Cette étude, dédiée au grand numismate qu'est H. Mattingly, est riche d'indications nouvelles. On sera reconnaissant à M. Alföldi non seulement de sa belle découverte d'une série aussi intéressante de monnaies, mais de la façon brillante dont il la commente, mettant à la disposition des latinistes et des historiens les précieux renseignements qu'il en tire. Ce *Festival d'Isis à Rome* restera un ouvrage classique.

A. Grenier.

Ilona Kovrig, *Die Haupttypen der kaiserzeitlichen Fibeln in Pannonien*, Dissertationes Pannonicae, Series II, n° 4 : Budapest VIII, Museum-Körút 6-8, et Leipzig, Harrassowitz, 1937, in-4°, 130 pages, XLI planches, 25 pengö ; relié, 28 pengö.

L'ouvrage est écrit en hongrois (p. 1-101), mais avec un résumé allemand assez développé (p. 103-130). On nous excusera de n'en donner le titre qu'en allemand. Il s'agit d'une thèse de doctorat : *eine bescheidene Doktorarbeit*, dit l'auteur dans son introduction. C'est un travail de catalogue, très sérieux et bien fait, de pièces d'orfèvrerie dispersées dans une trentaine de musées depuis Zagreb, Laibach (Lubljana), Vienne, Pettau, jusqu'à Budapest. On y trouve quelques renvois à des fibules analogues des musées rhénans, à de nombreuses publications hongroises et à quelques allemandes. L'information semble très complète. L'illustration est remarquable, tant les dix-neuf planches de dessins que les vingt et une de fac-similés photographiques. Elle fournit un précieux album des fibules pannoniennes.

Dirons-nous notre impression devant ces fibules, beaucoup plus variées et plus riches qu'elles n'apparaissent chez nous? C'est d'abord qu'elles

ne semblent pas tout à fait étrangères. L'auteur signale à plusieurs reprises que tel ou tel type se rattache à un modèle de La Tène. Ces bijoux nous montrent le développement, sous des influences nouvelles, de l'art décoratif celtique. Ces influences, en Pannonie, sont grecques et romaines ; elles sont aussi autre chose que, faute de terme plus précis, je qualifierai de « barbare » : par exemple, pl. XXII, 1 a et b, au milieu du carquois finement ajouré qui cache l'étrier, une pierre sertie dans une pièce d'or ornée de boutons et de tresses en filigrane. Ces fibules établissent une sorte de jonction entre l'art celtique et l'art mérovingien.

La fibule représente une pièce d'ornement du costume local ; elle semble être, dans cette région, le bijou par excellence. L'auteur a voulu seulement établir un classement parmi un matériel extrêmement abondant (3000 pièces). Il y distingue quatorze types bien caractérisés et comportant chacun de nombreuses variantes.

Ce travail n'est, dit-il, qu'un commencement. Un autre membre de l'Institut de numismatique et d'archéologie de l'Université a été chargé de préparer, sur la base de cet inventaire, une comparaison avec les fibules des pays voisins et l'étude des centres de fabrication. L'Université de Budapest pratique le travail par équipe ; son Institut d'archéologie a du monde pour ce travail. Nous ne saurions trop l'en féliciter, ainsi que le professeur Alföldi, qui organise et règle les recherches. Le présent fascicule lui fait non moins honneur qu'à son disciple.

A. Grenier.

Luisa Banti, *Luni*, Istituto di Studi etruschi : Firenze, Rinascimento del libro, [1937], in-4°, 202 pages, 30 planches.

Pourquoi Luisa Banti a-t-elle écrit ce gros ouvrage sur la petite ville de Luni ou plutôt sur la région de Luni depuis ses origines paléolithiques jusqu'à la disparition de la cité ruinée au moyen âge par la malaria? Elle recueille et expose tout ce qu'on en sait. C'est un travail sérieux et très consciencieux. Il contient d'excellents chapitres, notamment sur les frontons de terre cuite des temples de la colonie romaine qui se trouvent exposés au Musée archéologique de Florence. Il rendra de bons services. Une première partie : *Archéologie*, donne le détail des trouvailles. Une seconde : *Topographie*, étudie la géographie antique et moderne de la région ; on y trouvera une bonne discussion du passage de Strabon sur le port de Luna : est-ce la Spezia ou l'embouchure de la Magra? Je crois que Luisa Banti a raison de se décider pour cette dernière. La critique de la Table de Peutinger, la carte des routes préromaines et romaines, le plan de la colonie romaine, tout cela est bon. Une troisième partie : *Histoire*, revient sur la signification des trouvailles

archéologiques et apporte le récit des guerres des Romains contre les Ligures. Viennent, en outre, deux appendices archéologiques et un appendice géographique : la carte archéologique de la région. Tout y est, rien n'y manque... qu'une idée directrice qui aurait déterminé une composition plus serrée.

Deux choses étaient vraiment importantes à Luni : les stèles préhistoriques de la vallée de la Magra et les carrières de marbre. On trouvera de bonnes reproductions des stèles ; il en est question dans la première partie ; il en est reparlé dans la troisième ; enfin, on en trouve le catalogue dans l'Appendice I. Et je crois pouvoir dire qu'il aurait mieux valu en traiter à fond une fois pour toutes. Il me semble même qu'après ces trois touches nous ne nous trouvons guère plus avancés qu'avant d'avoir lu tout l'ouvrage. Qu'en pense Luisa Banti? Ce sont des stèles ligures ; c'est entendu. Mais de quelle date? Énéolithique ou La Tène II ou III? Elles ne sont pas toutes contemporaines ; on peut les classer, mais le développement n'en doit pas dépasser quelques siècles, et il me semble que les armes représentées et d'autres détails pourraient fournir des indications. D'où ce type de statue-menhir a-t-il pu parvenir dans la vallée de la Magra? Je trouve des opinions négatives et des critiques assez vives. L'étude qui trancherait la question reste à faire, ou plutôt nous en restons aux précisions qu'Henri Hubert a jadis apportées à propos de l'une d'entre elles, la stèle de Zignago. Luisa Banti connaît cet article, mais ne le cite pas dans sa bibliographie. Hubert, si je me souviens bien, trouvait dans cette stèle la preuve d'infiltrations celtiques à l'époque de Hallstatt jusque sur la côte ligure. Il faut reconnaître avec lui que l'inscription *Mezunemusus*, que ce soit le nom d'un dieu ou celui d'un mortel, ressemble singulièrement à du celtique. De l'autre inscription, de lecture d'ailleurs incertaine, *Fezarnarus*, je ne saurais rien dire. On aimerait en voir au moins un fac-similé. Les caractères de la première sont étrusques. La langue est peut-être du ligure ; je n'en sais rien. Suffit-il de dire : *liguri le incomprensibili iscrizioni*? Est-il permis, en parlant d'Hubert, d'écrire que les hypothèses qu'il propose sont : *sostenute con tanto maggior leggerezza quanto piu mancano di ogni fondamento scientifico*? — Je trouve, p. 42, fig. 9, la reproduction d'un vase qui porte une inscription étrusque ; j'ai cherché en vain le développement de ce graffite ; il pourrait être intéressant d'en comparer l'écriture à celle des stèles.

Le second point était l'exploitation des carrières de marbre et l'organisation de leurs ouvriers, au sujet de laquelle on possède quelques inscriptions. J'espérais trouver dans ce livre sur Luni la copie et la discussion de ces inscriptions. Je ne rencontre rien d'autre qu'une petite phrase, p. 115, juste, d'ailleurs, mais que n'accompagne même pas la

référence aux textes du *Corpus*. Il faut renoncer à des ouvrages de ce genre, qui, parlant de tout, ne traitent rien à fond, qui exigent beaucoup de travail et de connaissances et n'aboutissent à aucune conclusion. Luisa Banti possède beaucoup de connaissances très variées ; elle a très sérieusement travaillé ; elle a peut-être seulement manqué d'une bonne direction.

A. Grenier.

A. Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin. Recherches sur l'art officiel de l'Empire d'Orient* (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 75) : Paris, Les Belles-Lettres, 1936, 296 pages, 40 planches.

L'art de Byzance est avant tout d'inspiration religieuse, et c'est la foi de l'Église qui lui a fourni ses thèmes ; mais, « à côté de l'orthodoxie, et d'ailleurs en plein accord avec elle, une autre influence s'est exercée dans la civilisation byzantine, tant que dura l'Empire d'Orient : celle de la monarchie de droit divin, où l'empereur est le représentant de Dieu sur terre ». Cette mystique du pouvoir impérial est un héritage que Byzance a reçu de Rome. Ses origines sont lointaines et diverses, mais, au moment où Constantinople est fondée, ses formules et ses symboles sont si riches de sens, comme les belles études d'A. Alföldi l'ont montré, que ni la conversion des empereurs au christianisme ni le transfert de la capitale impériale n'en ont modifié la valeur ou diminué le rôle. C'est la persistance de cette tradition essentiellement religieuse qu'A. Grabar a étudiée dans un livre si fortement pensé, qu'on pourra, croyons-nous, ajouter à une documentation que l'auteur ne prétend d'ailleurs pas exhaustive, ou discuter de certains détails, sans en détruire les conclusions.

La première manifestation de cet art impérial qu'étudie A. Grabar est le portrait de l'empereur régnant. On y propose à la dévotion des sujets non pas les traits caractéristiques d'un visage, mais l'icone quasi conventionnelle du vrai *basileus*. Il y a loin de ces images, d'où tout réalisme est banni, aux portraits des Flaviens ou des Antonins. De ceux-ci, le culte impérial usait encore de la même façon que le culte domestique honorant dans les *imagines* familiales le *numen* ou le *genius* des ancêtres. C'est un signe des temps lorsque, sur les monnaies de la Tétrarchie, on ne reconnaît plus guère les empereurs que par les légendes qui accompagnent leurs traits. Ces portraits impériaux, comme le remarque A. Grabar, servaient bien avant Constantin, comme des symboles auxquels s'attachait le loyalisme des fonctionnaires et des armées : pour être reconnu de l'Afrique, Maxence se contente d'y faire « recevoir » son portrait (Zozime, II, 12). C'est sous l'aspect de l'*imperator* triomphant que

le *basileus* se montre à cheval, terrassant ou écrasant un barbare ; quand il reçoit l'hommage et l'offrande des vaincus, tel Dioclétien ou Galère sur l'arc de triomphe de Salonique, quand il trône en majesté, globe et croix en mains, ou quand, debout, il adore la « croix constantinienne », c'est encore d'un thème triomphal qu'il s'agit. Dans les scènes de chasse qui décoraient aussi bien le palais d'Andronic Comnène que des étoffes, dont certaines, envoyées jusqu'en Gaule, nous ont été conservées dans les trésors des églises, se révèle la même vertu de la Victoire impériale. Souvent, l'empereur y est montré en costume d'apparat ou en guerrier. A l'époque des Iconoclastes, ces chasses impériales remplacèrent les thèmes religieux. Alors, on vit une véritable liturgie impériale dans les jeux de l'Hippodrome, auxquels les empereurs prenaient une part active et qui n'étaient déjà pas des tableaux de genre sur la base d'un monument triomphal tel que l'obélisque de Théodose. A ce point de vue, on doit rapprocher les fresques de Sainte-Sophie de Kiev, qui sont datées de 1037, et les descriptions du Livre des Cérémonies, qui est à peine antérieur.

Ces images, qui exaltent la puissance divine de la Victoire impériale, devaient inspirer un saint respect aux sujets de toutes les races et de tout rang : de là les tableaux qui nous montrent un Théodose II conférant l'investiture à de hauts fonctionnaires, un Basile II adoré par les Bulgares ou un Paléologue présidant un concile. On dit au x^e^ siècle que l'empereur a été « couronné par Dieu », « couronné par le Christ ». A. Grabar a pensé que ces représentations reprennent le type iconographique, si ancien et encore si commun au IV^e^ siècle dans l'imagerie romaine, de la Niké posant une couronne de lauriers sur la tête de l'empereur. L'idée du triomphe revivrait donc. Il se peut, car les textes montrent que cette idée reste vivante dans de telles images. Mais, comme A. Grabar en fait la remarque, trois ou quatre siècles séparent les temps constantiniens de l'époque macédonienne, qui seraient les deux moments de cette iconographie. Je ne serais pas étonné, pour ma part, que l'image du Couronnement impérial, si répandue dans tous les pays byzantins après le « Triomphe de l'Orthodoxie », ait pour schéma originel l'investiture que, selon la tradition romaine, le *basileus* continuait à conférer aux rois qui dépendaient de l'Empire. Les empereurs de Rome posaient des diadèmes sur la tête des rois, et la scène a été souvent reproduite sur les types monétaires avant le IV^e^ siècle. Mais ni Constantin ni ses fils n'ont reçu de Dieu ou du Christ une couronne sainte. Il a fallu pour sanctifier leur diadème que le Christ y mît son signe sous la forme de la croix de son triomphe ou des reliques de sa passion. A la fin du IV^e^ siècle, saint Ambroise, dans l'oraison funèbre de Théodose (*Obit. Theod.* 48), nous donne à croire qu'en lui-même ce diadème des empe-

reurs n'était pas le dépôt d'une puissance particulière : Hélène, dit-il, après l'Invention de la Vraie Croix, enchâssa un clou de la passion dans la couronne impériale qu'elle envoya à son fils Constantin. « Sage fut-elle, s'écrie Ambroise, en plaçant la croix sur la tête des rois, afin que dans les rois fût adorée la croix du Christ... Béni donc ce Clou de l'Empire romain, qui dirige le monde entier et orne le front des princes ! C'est avec raison que ce clou a été posé sur la tête : là où siège l'intelligence, là doit se trouver l'aide divine... Que les princes conservent ce que la générosité du Christ leur a concédé, pour qu'à l'imitation du Seigneur on dise de l'empereur romain : tu as posé sur sa tête une couronne de pierres précieuses » (Ps. XXI, 3). Selon le psalmiste, le roi d'Israël recevait de l'Éternel une sorte d'investiture. Les sermonnaires du IVe siècle appliquaient ce texte au Christ. Le couronnement du Christ est donc, selon saint Ambroise, le type du couronnement de l'empereur. Certes, le développement du thème triomphal dans l'eschatologie chrétienne de la fin du IVe et du début du Ve siècle, si net dans les sermonnaires de ce temps, a eu son rôle dans la mystique du couronnement impérial. Mais plus grande encore me paraît avoir été l'importance de cette idée qui fait de la monarchie universelle du *basileus* l'image exacte du règne cosmique du Christ. A ce titre, l'origine de cette théologie du pouvoir de l'empereur chrétien doit être cherchée non dans la tardive *Vita Constantini*, mais dans le discours si étrangement arien qu'Eusèbe aurait prononcé lors du *Trecennalia* de Constantin. Là se trouve véritablement la théorie de la monarchie qu'on pourrait dire de type divin et la raison de la dévotion des empereurs byzantins au Christ Pantocrator. Mais, si, au temps de saint Ambroise, c'était la présence de *pignora Christi* qui faisait la sainteté de la couronne, si, du Ve au IXe siècle, la « croix constantinienne » suffisait à conférer au *basileus* la toute-puissance du Pantocrator, point n'était besoin de reproduire sur des images la scène du couronnement impérial, dont cependant la liturgie était célébrée à Byzance dès 450.

Il n'en fut pas de même après la « Victoire de l'Orthodoxie », dont A. Grabar a fort bien montré la grande influence dans l'aménagement des thèmes anciens et la création d'une iconographie nouvelle. Alors s'affirme l'autorité de l'Église, où le sacerdoce du patriarche transmet à l'empereur par les rites du couronnement la toute-puissance issue de Dieu. L'investiture, que le *basileus* reçoit du Christ ou de la Vierge, exprime avant tout sa dévotion. Au IVe et au Ve siècle, par la croix du Christ, l'empereur était le maître de toutes choses, car, par elle, le Christ avait vaincu le Malin et toutes les puissances démoniaques. La Main divine, qui se montrait parfois sur les images impériales, n'ajoutait qu'une bénédiction. Une investiture par la couronne n'avait guère de

valeur à côté d'un si grand symbole. Au IXe siècle, l'empire du *basileus* n'est plus seulement l'*image* de celui du Christ Santocrator. On affirme que l'empereur est le sujet du Christ, *rex regnantium*, comme les rois sujets de Rome l'étaient d'un Trajan ou d'un Dioclétien. Son pouvoir lui vient toujours de Dieu ; rien n'est changé à la conception mystique qui en explique l'étendue sans limites, mais, au nom de la foi, l'Église s'interpose entre le *basileus* et Dieu. C'est, je crois, cette nuance qu'exprime pour les Macédoniens l'apparition du couronnement-investiture ; celui-ci ne marquerait donc pas le retour à des types iconographiques de l'époque constantinienne.

La plupart des thèmes de l'art impérial de Byzance ont leurs origines dans l'art officiel des empereurs du Bas-Empire ; plus tard, cette iconographie de la religion monarchique païenne s'adapta à l'idéologie de l'Empire chrétien du moyen âge. Ces faits sont acquis après les études d'A. Grabar, comme il paraîtra désormais hors de discussion que l'art de l'Église a pris aux images de l'art officiel des empereurs « des modèles de composition et des schémas iconographiques qui furent adaptés ensuite aux données des sujets chrétiens ». Le Christ donnant la Loi aux apôtres est une scène d'investiture. Il faut reconnaître des rites et des cérémonies de la cour derrière les images où le Christ, trônant en majesté, reçoit l'adoration des hommes ; il donne son enseignement comme l'empereur préside un concile ; quand il entre à Jérusalem, il répond aux acclamations de la foule comme l'empereur au jour d'un *adventus Augusti*. C'est surtout le thème du triomphe impérial qui « agit » dans des scènes telles que la Descente aux Limbes ou le Christ marchant sur l'aspic et le basilic. Autre exemple, où A. Grabar a fait d'heureuses découvertes : la même idée triomphale inspire toute la grande mosaïque de l'abside à Sainte-Marie-Majeure ; il n'y faut point chercher l'illustration du récit des évangiles canoniques ou apocryphes ou « la glorification du règne éternel, extra-temporel de Dieu » ; chaque zone apporte une manifestation particulière de la glorieuse parousie du Christ, dans un ordre qui est celui des compositions où la majesté de l'empereur byzantin était montrée successivement aux « Romains », aux rois sujets, enfin aux peuples vaincus. L'ensemble, comme un détail le montre, est contemporain du concile d'Éphèse ; c'est l'œuvre du pape Xyste et non celle du pontife Libère, qui, au siècle précédent, construisit la basilique.

Il sera difficile de contester l'importance des conclusions de ce livre si plein de faits et de pénétrantes analyses. Pour rendre compte du développement de l'art impérial et de l'art chrétien à Byzance, on n'est plus guère tenté de recourir à l'influence, toujours difficile à préciser, de l'art contemporain de l'Orient. On est, au contraire, frappé de la continuité

d'une inspiration dont la source est à Rome dans l'art des empereurs. Ce serait, croyons-nous, une enquête intéressante pour un théologien que de rechercher ce que l'intrusion de l'art impérial dans l'art chrétien a apporté de nouveau dans la définition des dogmes. L'eschatologie chrétienne connut un grand développement à la fin du IVe siècle, au moment où l'art triomphal paraît avoir eu une influence décisive sur l'art chrétien (voir, par exemple, la *capsella argentea* de Saint-Nazaire-et-Celse, à Milan, dont les images semblent avoir servi de thèmes à l'argumentation théologique du *de Fide* de saint Ambroise). On songe aussi à l'apparition si étrangement tardive, au Ve siècle, dans les « symboles » de Ravenne et de Rome, du *Descensus ad Inferos*, alors que, depuis deux générations, prédicateurs et artistes exaltent, sur le mode d'un triomphe impérial, la victoire du Christ sur la Mort. Tel n'était pas le propos d'A. Grabar, dont le livre s'adresse aux historiens de Rome et de Byzance tout autant qu'aux historiens de l'art. Les premiers le féliciteront d'avoir usé d'une méthode qui leur permet de saisir dans son livre quelques-uns des aspects les plus profonds, les plus réels de la vie de Byzance.

W. Seston.

Droit romain.

A.-E. Giffard, *Précis de droit romain* : Librairie Dalloz, 1938, in-12, t. I, 579 pages ; t. II, 427 pages.

Notre savant collègue de la Faculté de droit de Paris vient de publier une édition nouvelle de son *Précis de droit romain*, qui a connu un grand et légitime succès tant auprès des étudiants qu'auprès du public savant. Cette édition présente les mêmes qualités que les précédentes : grande clarté, grande élégance de forme en dépit du nombre restreint des pages ; mais elle est loin d'en être une reproduction. L'auteur nous signale lui-même dans ses préfaces les principales matières sur lesquelles ont surtout porté ses retouches. Ce sont, dans le tome I, les sources, le *mancipium* et l'*auctoritas*, les tutelles, le testament comitial et la *mancipatio familiae*, l'*heredium* et le *consortium;* dans le tome II, les origines et l'histoire des obligations *ex contractu*, le *bonum* et l'*aequum*, les *arbitria bonae fidei*, les *condictiones*, l'*actio incerti* et les contrats innommés.

M. Giffard n'a pas voulu que son livre soit un rendez-vous des idées reçues, et a introduit dans le texte, et surtout dans les notes, un grand nombre de théories qui lui sont personnelles, en ayant toujours soin de les donner pour telles. Elles sont toutes intéressantes. On regrettera seulement que le petit nombre de pages dont disposait l'auteur et le caractère de l'ouvrage ne lui aient pas permis de faire autre chose, bien souvent, que de les indiquer. Et l'on formera avec nous le vœu que M. Gif-